

elle souffrait d'un mal de gorge qui l'empêchait de parler, le jour suivant elle avait des étouffements et l'on redoutait une fluxion de poitrine. Enfin ou la danseuse était réellement sortie ou elle se rendait invisible, sous un prétexte quelconque toujours prêt pour congédier M. le comte.

Celui-ci ne pouvait même pas voir son idole au théâtre, soit sur la scène, soit en l'attendant à la sortie, car, sans qu'elle l'eût demandé, un congé de trois mois avait été gracieusement accordé à la danseuse. La direction tenait à la ménager. On profitait de l'été, où les spectateurs n'affluent pas à l'Opéra, pour lui donner un repos qu'on jugeait nécessaire, et l'on s'occupait déjà de lui préparer une brillante rentrée au commencement de la saison d'automne.

Quand, avenue du Bois-de-Boulogne, on répondait au comte de Verdraine : "Mademoiselle est sortie," on lui disait la vérité. Flora sortait tous les jours ; elle avait des rendez-vous avec un notaire, qui était même venu plusieurs fois chez elle accompagné d'un de ses premiers clercs. Dans le cabinet de l'officier ministériel, lui et la danseuse avaient de longues et secrètes conférences.

Que se passait-il ? Nous le saurons plus tard.

C'était le dimanche, dans l'après-midi, que Flora avait fait sa seconde visite à Pierre Rouget, et le vieillard avait quitté Paris le lundi matin. Le lendemain, à la quatrième distribution, Flora reçut la lettre de don Stéphano.

Elle reconnut sur l'enveloppe l'écriture du saltimbanque et sourit.

—Les affaires ne sont pas devenues brillantes malgré la belle saison, murmura-t-elle, et mon vieil ami Stéphano me demande de vouloir bien combler le déficit de sa caisse. Pauvre Stéphano ! que de peine il se donne, quand il pourrait être si tranquille ! Enfin, c'est son idée ; chacun a ses goûts, et puisqu'il trouve là son bonheur, je n'ai qu'à le laisser aller et à lui venir en aide.

Elle déchira l'enveloppe, ouvrit la lettre et fut tout d'abord très étonnée en voyant quatre pages écrites ; car lorsque le saltimbanque lui écrivait, ce n'était jamais qu'une lettre de douze à quinze lignes.

La lettre de don Stéphano contenait le récit complet des faits que nous connaissons, et certes, la danseuse ne s'attendait guère à ce qu'elle allait lire.

Elle commença sa lecture et au bout d'un instant, elle poussa une exclamation, qui était un cri de douleur arraché de son âme.

—Mon Dieu, mon Dieu ! gémit-elle.

Mais elle n'avait lu que la première page. Pale, frémissante, la poitrine oppressée, le cœur serré comme dans un étau et les yeux noyés de larmes elle continua.

Don Stéphano lui disait ses craintes au sujet de la malheureuse comtesse et lui annonçait que, ne pouvant garder la pauvre jeune femme plus longtemps dans sa voiture, il la laisserait à Bellombe chez son ami Gaspard. Enfin, il demandait à Mercédès, sa protectrice, de lui répondre à Belley par le retour du courrier, de lui donner ses ordres ou tout au moins de lui indiquer ce qu'il devait faire.

Quand elle eut fini, la danseuse se dressa d'un bond.

—Mais je suis donc une misérable, un monstre vomi par l'enfer ! s'écria-t-elle d'une voix rauque, étranglée. Ah ! malheur, malheur à moi !

Pendant un long instant en proie à un violent désespoir, elle se tordit convulsivement les bras. Puis elle se mit à marcher d'un pas saccadé, nerveux, s'irritant contre elle, tournant autour du salon comme une lionne furieuse dans sa cage de fer.

—C'est horrible, c'est horrible ! s'écria-t-elle en se frappant la poitrine avec une sorte de rage.

Elle jetait de tous les côtés des regards éperdus, elle faisait entendre des plaintes, des gémissements, et à chaque instant elle répétait :

—Mon Dieu, mon Dieu !

Elle était comme folle.

Et ce n'était pas seulement contre elle qu'elle était furieuse, mais aussi contre le comte de Verdraine, ce misérable, ce lâche, ce monstre qui avait abandonné sa femme et ses enfants, les avait plongés dans la misère et condamnés à errer sur les routes en vagabonds, en mendiants !

Si, à ce moment, le comte se fût présenté devant elle, elle se serait précipitée sur lui comme une furie et elle n'aurait pas eu assez de ses ongles pour le déchirer, assez de ses dents pour le mordre !

C'était de l'exaltation, une sorte de délire causé par une violente irritation nerveuse.

Peu à peu, cependant, les nerfs se détendirent et la fureur s'apaisa.

Alors Flora s'affaissa lourdement sur un siège et éclata en sanglots. Sa poitrine gonflée avait besoin de ce soulagement. Devenue plus calme, il lui fut possible de réfléchir.

La lettre de don Stéphano était claire et précise dans ses détails, malgré cela Flora ne se trouvait pas suffisamment instruite, elle ne comprenait pas comment la comtesse de Verdraine avait pu être rencontrée mourante sur une route, au milieu de la nuit, à plus de vingt lieues de Grenoble. M. de Miray, l'acquéreur des Bergères où la comtesse résidait, l'avait donc expulsée, chassée de son dernier asile ? C'était possible. Mais elle n'avait pas abandonné ses enfants, comme leur père, elle avait dû les emmener. Pourquoi l'avait-on trouvée seule sur la route ? Qu'étaient donc devenus les enfants ?

Comme on le pense, la danseuse était dans une grande perplexité, et plus elle réfléchissait, plus elle sentait augmenter ses inquiétudes.

Après avoir vu Pierre Rouget, elle avait fait écrire à Grenoble par son notaire et la réponse ne s'était pas fait attendre. Elle savait que le comte, contrefaisant l'écriture et la signature de M. de Miray avait commis un faux et que pour sauver son mari d'un procès criminel la comtesse avait vendu ses diamants, sa dernière ressource.

Or, selon les apparences, la malheureuse Paule avait dû s'éloigner à pied des Bergères parce qu'elle n'avait pas d'argent pour voyager autrement.

Mais Flora en revenait toujours à se demander ;

—Que sont donc devenus les enfants ?

A la fin, elle s'adressa cette question :

—Que vais-je faire ?

Elle resta un instant pensive, la tête dans ses mains, puis elle bondit sur ses jambes et agita le cordon d'une sonnette. La femme de chambre parut aussitôt.

—Augustine, lui dit Flora, nous allons quitter cet hôtel, il faut que dans deux heures nous soyons tous rentrés dans ma petite maison des Batignolles ; vous allez envoyer le valet de pied prévenir Ajax. Cet ordre donné, vous vous mettez en devoir de faire des paquets de mes robes, de mes autres objets de toilette et de mon linge. Faites bien attention, surtout, que je ne veux emporter d'ici que ce que j'y ai apporté et ce qui m'appartient personnellement. Vous ne chercherez pas les bijoux que M. de Verdraine m'a donnés ; depuis trois jours ils ne sont plus dans le coffret où ils étaient serrés.

Jusqu'à nouvel ordre, le cocher restera pour soigner ses chevaux et garder l'hôtel avec le concierge. Avez-vous bien compris, Augustine ?

—Oui, mademoiselle.

—Allez donc prévenir vos camarades, et ensuite, sans perdre de temps, vous ferez ce que j'ai dit.

La femme de chambre, qui connaissait sa maîtresse, fut à peine surprise. Elle se retira silencieusement.

La danseuse descendit pour dire elle-même au cocher de lui aller chercher une voiture de remise.

—Mais, objecta-t-il, pourquoi mademoiselle ne me dit-elle pas d'atteler ? Depuis quelques jours mademoiselle ne se sert plus de ses chevaux et de ses voitures ; les pauvres bêtes s'ennuient à l'écurie.

—Je prends des voitures de place ou de remise parce que